



NICOLE VRAY

Grandes femmes de l'Ancien Testament

DDB *desclée
de brouwer*

Grandes femmes de l'Ancien Testament

Nicole Vray

Grandes femmes de l'Ancien Testament

L'appel et la foi

DDB *desclée
de brouwer*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

royaume. Mais à la mort de Salomon, après des conflits internes, le royaume est coupé en deux : au nord Israël, avec Samarie comme capitale, et au sud Juda, avec Jérusalem pour capitale. Samarie tombe aux mains des Assyriens en 722, puis Jérusalem est vaincue par Nabuchodonosor II en 586. Le roi perse Cyrus, après s'être emparé de Babylone en 539, offre aux Hébreux qui avaient été déportés dans cette ville, de rentrer à Jérusalem. Peu choisirent cette voie, mais ceux qui rentreront à Jérusalem commenceront à écrire leur histoire, d'où la datation « postexilique » de certains textes de l'Ancien Testament.

Juridiquement, c'est à Babylone que le roi Hammurabi* a institué un code* de lois. Davantage que des lois d'ailleurs, ce sont de sentences et règles de vie en société qu'il va s'agir. S'il n'a pas été le premier à établir des codes de vie pour un bon fonctionnement de la société – il en avait existé d'autres dès le II^e millénaire –, ce dernier traditionnellement appelé *Code d'Hammurabi* est resté le plus célèbre et sans doute le plus abouti. Plus tard, avec Moïse, le Décalogue sera dit inspiré de ce code de lois.

C'est également ainsi que, dans cette ville riche et cultivée, les Hébreux, qui n'ignoraient rien des croyances polythéistes, seront encore davantage au cœur des récits fondateurs, des traditions anciennes et de l'évolution des religions. En effet, après l'expérience du pharaon Akhénaton et du disque solaire comme seul dieu, puis celle du roi de Babylone Nabonide* avec le culte au seul dieu Lune, les Hébreux ont eu connaissance du mazdéisme* avec les Perses. Dans leur panthéon, plus haut que Mithra*, dieu du soleil, trône le dieu suprême Ahura-Mazda* qui n'a pas créé le monde mais l'a organisé, lui-même incréé,

auto-engendré, masculin et féminin à la fois. Les Hébreux restés à Babylone connaîtront cette nouvelle religion.

Plus tard, les rois perses, Cyrus le Grand qui avait autorisé les Hébreux déportés à rentrer à Jérusalem, Darius I^{er}* puis Xerxès I^{er}* tentent de maintenir Babylone dans son prestige. Mais les Perses, à leur tour, sont vaincus par les Grecs. D'une autre civilisation, Alexandre le Grand pénètre en Proche-Orient ancien. Il pense faire de Babylone la capitale de son immense empire. Mais il meurt dans cette ville en 323 ; Grecs puis Romains vont lui succéder. Et si l'histoire événementielle de Babylone s'arrête là, le mythe babylonien va prendre le relais et rendre la ville immortelle dans toutes les imaginations.

Cependant, le pays de Canaan vit alors sous la domination grecque, elle-même bientôt vaincue par les Romains. En effet, en 63, Pompée s'empare de Jérusalem qui subira encore, en 70 de notre ère, les assauts des troupes de Titus. Les dernières résistances seront en 73 à Massada, la forteresse de la rive ouest de la mer Morte. La tradition veut que les Juifs réfugiés là aient préféré se donner la mort plutôt qu'être pris par l'ennemi. Puis ce sera la révolte de Bar Kohba en 135, le chef de la résistance aux Romains, qui néanmoins n'empêchera pas la destruction de Jérusalem. Ainsi, en Canaan, le premier siècle de notre ère est-il romain, et l'ancienne Judée prend le nom de Palestine. Un premier siècle qui s'inscrit comme un tournant dans l'histoire politique et religieuse du pays.

Les Cananéens ont ainsi croisé – et combattu – bien des populations. Ils se sont enrichis de leurs savoirs, ont appris d'autres formes de pensée. Pourtant, nombre de ces populations sont devenues pour la plupart des ennemies dès l'affirmation, de la part des Israélites, d'un Dieu unique. D'abord avec Abraham

puis avec Moïse, les prémices du monothéisme* font progressivement leur apparition en terre polythéiste* où se sont mêlées tant de croyances. Et ainsi l'histoire du peuple cananéen se confondra-t-elle avec celle du Proche-Orient ancien, articulée avec celle de la nouvelle foi en un Dieu unique.

Après le temps des origines, où les récits de la création de la Genèse sont inspirés des mythes fondateurs², se situe le temps des patriarches. Abraham, premier patriarche*, est suivi des deux autres patriarches, Isaac et Jacob, ses fils et petit-fils. Isaac est né de Sara et Abraham, et Jacob est fils d'Isaac et Rébecca.

Pour le professeur Thomas Römer³, Abraham est le patriarche « œcuménique » pour le judaïsme, le christianisme et l'islam. Pour l'islam en effet, Hagar, la servante égyptienne de Sara, a donné naissance à un fils, Ismaël. Celui-ci restant égyptien, il est également porteur du message de Dieu et, comme Isaac, engendrera « des nations ». Abraham, ancêtre de ces trois religions monothéistes, pose cependant quelques questions, notamment la datation de l'épopée ou le nom, resté inconnu, du pharaon.

Puis, dans le temps de l'Exode, le second personnage important pour ce début du monothéisme est Moïse⁴. Légendaire dans son histoire dès sa naissance, puis lors de toutes les aventures qui vont le mener d'Égypte en pays de Madian, puis de retour en Égypte. Après l'épisode des « Dix plaies », il dirigera la sortie d'Égypte du peuple des Hébreux par le passage de la mer Rouge. Cet événement a longtemps été rapproché de Hyksos*, population sémite* qui avait envahi le nord de l'Égypte et s'y était installée, avant de fuir devant les Égyptiens qui les expulsaient. Mais les problèmes de datation, contradictoires entre le fait sémite et l'histoire égyptienne,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avaient relevé ce jeu de mots possible, et le sens différent des traductions. Ce jeu et cette « vie » traverseront les millénaires jusqu'à la Genèse¹¹.

Au verset 23, cette nouvelle création est définie comme *os de [ses] os et chair de [sa] chair* par l'être vivant qui *l'appellera femme*.

Cette « femme » peut donc sembler seconde par rapport à la création de l'être humain. Mais qu'était l'« être humain » ? Il est encore appelé l'« être d'argile », *ha adama*, l'« argile » en hébreu ; le terme « adam » n'est pas encore un nom propre tel qu'il lui sera attribué plus tard lorsqu'il deviendra « Adam ». Il n'est encore ici que cette sorte de statuette d'argile façonnée par le Dieu « potier ». Or, dans ce verset, sont écrits pour la première fois les mots de *ish* et *isha*, le premier voulant dire « homme, mâle » et le second « femme sexuée ». Il n'est plus question d'un « être vivant » ou d'un « être d'argile », mais bien d'un « homme sexué », et la femme n'est pas qu'une autre création, elle est une « femme sexuée ». Mais il est également à remarquer alors que le mot *isha* est écrit en premier, et *ish* en second. Sémantiquement, la femme apparaît la première dans le texte. Quelle en a été la volonté du rédacteur ? La femme doit-elle être représentée la première, comme peut-être une réminiscence des déesses-mères à l'origine des naissances et de la vie ? Plus tard, au chapitre 3,20, cette femme s'appellera « Ève », qui signifie « la vie ». Peut-on y voir une suite à *isha*, comme l'être premier dans la « création » d'autres êtres humains¹² ?

La fin de ce chapitre 2 montre l'homme et la femme nus et qui n'en avaient pas honte. La réponse en sera donnée aux

versets 7 et 21 du chapitre 3.

Le chapitre 3 est tout entier réservé à la relation entre Dieu, l'homme, la femme et le serpent. C'est ce dernier qui ouvre la scène en étant présenté comme *rusé*. Ce terme mérite attention car, en hébreu, la racine de *arum* est la même pour *rusé* et *nu*. L'homme et la femme s'étaient trouvés *nus* et voici le serpent *rusé*. Volonté de l'auteur biblique, qui présente en outre le serpent avec un certain mépris et une méfiance qui ne se démentiront pas tout au long de son récit ? À cette lecture, et compte tenu de la même racine en hébreu pour « rusé » et « nu », l'ambiguïté est-elle choisie pour les protagonistes en présence, le serpent et les deux êtres humains ?

La question peut se poser du rôle négatif du serpent. Certes, il est d'abord dans le Proche-Orient ancien considéré comme sacré, qui peut tuer ou guérir, que l'on croit mort et qui revit, symbole de l'immortalité par sa forme enroulée. Dans *L'Épopée de Gilgamesh*, le serpent ne paraît que furtivement, mais de façon essentielle puisqu'il dérobe à Gilgamesh sa plante de l'immortalité. Le serpent de la Genèse ne sera pas furtif mais « rusé », et sera-t-il malveillant ? C'est à la femme qu'il s'adresse d'abord et tout leur dialogue jusqu'au verset 5 ne consiste-t-il pas à faire prendre conscience à la femme de sa possibilité d'avoir la « connaissance » en goûtant du fruit de l'arbre de la connaissance ? C'est à la femme encore que l'astucieux serpent s'évertuera à expliquer que la « désobéissance » n'est pas forcément la mort, mais le savoir. Les rédacteurs hébreux ont donc donné au serpent un rôle important, celui du « satan » – qui signifie en hébreu « adversaire » ou « accusateur ». Dans ce sens, le serpent est « rusé », et s'il n'a plus son caractère sacré des religions anciennes, il n'est sans doute pas le personnage négatif, voire néfaste, qui a été défini, mais un « adversaire » qui

rend son interlocuteur responsable de ses réponses.

Néanmoins, sous son influence, la femme va goûter de ce fruit interdit. Elle qui a compris les trois qualités de l'arbre de la connaissance : le bon dans le goût, le beau dans la vue, et la « tentation ». Cette tentation était déjà mentionnée dans *Enki et Ninhursag*, où le fait de goûter des fruits dans des buts inavouables de séduction était suivi de sanctions.

Après que la femme eut donné ce fruit à l'être humain, son « vis-à-vis », qui l'accepte, la première conséquence du geste accompli, malgré la mise en garde divine, est la découverte de la nudité, prétexte à éviter la « rencontre » avec Dieu, dans les versets 6-7. Puis, de 8 à 19, ce sont les sanctions envoyées par Dieu, sur l'être humain, la femme et le serpent. Parmi les punitions divines, l'auteur biblique a-t-il voulu, au verset 16, annoncer ou affirmer la supériorité de l'homme sur la femme et ainsi justifier le patriarcat ?

Au verset 20, la femme est nommée. Elle s'appellera Ève, nommée la première avant l'être humain masculin une deuxième fois. Elle donnera « la vie », donc sera essentielle à la société qui, pourtant, affichera ce patriarcat.

Le verset 21 répond au verset 7, où Dieu couvre de tuniques les deux fautifs. Le geste n'est pas anodin, qui prouve la bonté et le pardon de Dieu contrairement à la religion mésopotamienne où n'existe ni bonté ni pardon divin, le seul devoir des êtres humains étant l'obéissance sous peine de sanctions, voire de mort. La fin du chapitre, versets 22-24, explique comment Dieu reconnaît que les êtres humains auront désormais la connaissance, mais l'arbre de la vie ne leur sera jamais accessible. L'immortalité n'appartient qu'à Dieu, comme dans la religion mésopotamienne, et les êtres humains faits d'argile retourneront à la poussière. Et donc dès lors des « chérubins* »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'immortalité que Gilgamesh doit trouver est enfouie au fond des eaux.

Ici, après le long voyage du serviteur d'Abraham, ce sont les hommes mais aussi les animaux qui ont besoin d'eau. Rebecca ne s'y trompe pas qui, outre donner à boire aux hommes, va *puiser de l'eau pour les chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu*²⁵.

Le serviteur d'Abraham remarque vite cette générosité et cette attention de Rébecca, et son choix sera vite fait : elle sera l'épouse d'Isaac. Le vieil homme s'apprête donc à la pratique de l'endogamie qui consiste à sceller une union dans un même clan. Faire partie de la même famille, outre les questions toujours délicates de patrimoine, permet d'éviter qu'une femme « étrangère » introduise d'autres traditions, voire d'autres dieux. Cela se produira lorsque Ésaü épousera des femmes hittites qui rendront *la vie amère à Jacob et Rébecca*²⁶.

La réponse de Rébecca : *J'irai*, d'un ton ferme, ne pouvait également que plaire au serviteur. La jeune femme fait preuve d'assurance et de personnalité. Répond-elle à un « appel » ? Connaissant le clan d'Abraham, elle a sans doute compris à quel avenir elle est promise. Et elle « va », elle quitte sa famille pour rejoindre celle d'Isaac.

Le chapitre 25 comporte plusieurs passages différents, comme juxtaposés. La mort d'Abraham est suivie de la postérité d'Ismaël avant que le récit ne reprenne l'histoire de Rébecca. Le problème de sa grossesse est le premier point abordé, suivi de la prière d'Isaac. Le couple est exaucé, mais les jumeaux annoncés portent déjà un message révélé par Dieu à Rébecca : *Il y a deux*

*nations dans ton ventre, deux peuples distincts naîtront de toi. L'un sera plus fort que l'autre, l'aîné suivra le plus jeune*²⁷. Pour l'heure incompréhensible, la prédiction se fera réelle.

Les enfants seront différents, le premier-né, Ésaü²⁸, et le second, Jacob, qui usurpera le droit d'aînesse de son frère, et ainsi le « supplantera », d'où la deuxième signification de son nom, « supplanter ». Chacun des enfants sera plus attaché au père qu'à la mère. Ésaü représente-t-il pour Isaac la force et la virilité ? Et Jacob est-il le préféré de Rébecca parce que plus fragile et calme ? C'est lui, néanmoins, qui négociera le droit d'aînesse de son frère pour un plat de lentilles. Pour être calme, n'en est-il pas moins un bon négociateur ? Et Ésaü, dans ses comportements quelque peu frustes, ne manque-t-il pas également de réflexion, ou est-il trop confiant ?

Suit alors, dans le chapitre 26, l'épisode des Philistins, par ailleurs anachronique selon l'histoire, les Philistins ne s'étant établis au sud de Canaan qu'à l'époque des Juges.

Isaac ressemble ici à son père qui avait fait passer Sara pour sa sœur auprès du pharaon : il va proposer à Rébecca de prendre elle aussi le titre de « sœur » pour Abimélek, le roi des Philistins, ce qu'elle accepte. Et, comme pour Abraham, l'histoire a une fin heureuse quand Abimélek apprend la vérité sans colère.

Le chapitre 27 est consacré à Rébecca et à Jacob. Ruse de la mère et jeu du fils. Rébecca, craignant qu'Isaac ne meure, souhaite le voir bénir Jacob. Or la bénédiction paternelle s'exerce sur l'aîné. Rébecca va donc trouver un moyen de faire bénir son second fils, Jacob : elle le couvre de peaux de chevreaux de telle sorte qu'Isaac, presque aveugle, croit

reconnaître Ésaü. Le plan fonctionne et Jacob est béni. Ruse et appropriation d'un droit ? Au-delà de cet étrange jeu, la bénédiction du père voulue par Rébecca a valeur symbolique. Elle est le miroir de la filiation divine et du message de Dieu. Rébecca, par sa volonté et son autorité, joue le rôle d'une mère prête à tout. Elle a orienté la promesse divine, par la bénédiction du père sur Jacob qui, de fait, devient à la fois héritier et porteur de cette promesse.

Mais si tout a été prévu, et s'est accompli, reste incontrôlée la colère d'Ésaü qui découvre la supercherie en rentrant de la chasse, et avec lui Isaac. Cependant, malgré ses supplications, Ésaü ne pourra recevoir de bénédiction de son père. Mais personne ne semble en vouloir à Rébecca, père et fils ne savaient-ils pas son rôle ? Et Jacob devra fuir la colère de son frère, qu'il aura trompé deux fois, pour son droit d'aînesse et pour la bénédiction.

Le chapitre 28 s'ouvre sur les adieux d'Isaac à Jacob qui s'apprête à quitter le clan devant la colère de son frère. Isaac réitère à Jacob ses mises en garde, lui recommandant d'épouser une femme de leur parenté. Ésaü l'apprenant, lui qui avait épousé des femmes hittites, décide de s'unir avec une autre femme de leur clan, ce sera la fille d'Ismaël.

Ce chapitre se termine avec le rêve de l'échelle de Jacob, où Dieu lui apparaît pour la première fois, et où sa bénédiction est confirmée.

Aux chapitres 29 et 30, de « trompeur » Jacob deviendra trompé à son tour, mais sera réconforté. En effet, il quitte sa famille et se retrouvera chez Laban. C'est ce dernier qui dupera Jacob en « échangeant » Rachel pour Léa, et en obligeant son gendre à travailler sept ans supplémentaires. Néanmoins, Jacob

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rappel de l'histoire de Jacob

Jacob est le second jumeau, après Ésaü, d'Isaac et de Rebecca. Il deviendra « Israël » après son « combat avec Dieu », comme le dit l'étymologie de son nouveau nom. Jacob épouse Léa puis Rachel, et de cette dernière naît Joseph, le onzième des douze fils de Jacob. Après de nombreuses aventures, notamment avec ses frères, Joseph fuira en Égypte où il sera bientôt apprécié du pharaon, en particulier pour l'interprétation des rêves. Mais de Canaan, où une famine a sévi, la famille de Joseph émigre vers l'Égypte également, où le clan se reconstituera à la mort de Joseph.

Ainsi le livre de l'Exode débute-t-il, après la généalogie, par la mort de Joseph et l'arrivée d'un nouveau pharaon. Celui-ci craint la supériorité démographique des Hébreux, dont le grand nombre avait été annoncé par Abraham, pour la sécurité de l'Égypte.

Ce pharaon prend deux décisions. La première est de contraindre cette population à des travaux forcés, la seconde est la mort annoncée des garçons nouveau-nés, mais pas des filles. Pour ce faire, il convoque d'abord les sages-femmes des Hébreux. Fait déjà étonnant : un pharaon qui sollicite des sages-femmes. Et puis, sont-elles israélites ou égyptiennes ? Leurs noms peuvent-ils être révélateurs ? Le premier, Shifra, n'apparaît qu'une seule fois, comme un hapax*, dans la Bible hébraïque, et n'est pas non plus attesté dans des documents égyptiens. La seconde sage-femme s'appelle Poua, également un hapax, qui serait un nom ougaritique.

La crainte que ces femmes ont de Dieu, a un double aspect : soit elles le craignent parce qu'elles appartiennent au peuple hébreu de Dieu, soit elles sont égyptiennes, donc païennes, mais elles ont quand même peur d'un Dieu qu'elles ne connaissent pas.

Les sages-femmes n'obéissent donc pas au pharaon, et lorsque celui-ci leur demande de s'expliquer, elles répondent que les femmes des Hébreux ne sont pas comme les Égyptiennes – celles-ci étaient-elles plus fragiles ou plus faibles ? –, qu'*elles sont pleines de vie et qu'elles accouchent avant l'arrivée de la sage-femme*³⁹. Shifra et Poua se sont révélées astucieuses, à la fois pour elles et pour les nouveau-nés qu'elles ont ainsi sauvés de leur mort annoncée.

Les sages-femmes ont prouvé l'intelligence « diplomatique » qui était indispensable à leur survie et à celle des Hébreux. Le pharaon ne leur en tiendra pas rigueur et *Dieu leur donna une descendance, ou une famille*. À qui ? « Leur » signifie-t-il aux sages-femmes ainsi récompensées par Dieu, Dieu familier si elles sont israélites, ou Dieu étranger si elles sont païennes ? Ou bien s'agit-il du peuple hébreu qui, grâce aux sages-femmes, a été épargné ?

Un autre comportement de « survie » pour sauver l'un de ces garçons nouveau-nés se trouve encore dans Exode 2,1-10. Car Pharaon maintient son ordre. Alors quand, dans la maison de Lévi, un garçon voit le jour, la mère n'a de cesse de le sauver. Personne n'est nommé. Il ne s'agit ici que d'un bel enfant et de sa mère. Elle l'a caché pendant trois mois et doit à présent se séparer de lui si elle ne veut pas le voir exécuté par les hommes du pharaon.

Elle le couche dans une boîte⁴⁰ enduite de bitume qu'elle

dépose au bord du Nil, cachée dans les joncs. Non loin une fillette observe la scène, la sœur de l'enfant. Elle non plus n'est pas nommée, qui sera plus tard Miryam. Les filles ne tombant pas sous l'ordre du pharaon, le garçon nouveau-né peut-il être alors considéré comme « premier-né » ? Est-elle l'aînée car, au verset 8, la fillette sera en hébreu « alema », « nubile », ou bien est-ce Aaron, le frère ?

Une autre femme intervient alors, la fille du pharaon accompagnée de ses servantes. Elle aperçoit la boîte/berceau, la fait récupérer par l'une de ses servantes, l'ouvre et voit l'enfant qui pleure. S'ensuit une saynète où toutes ces femmes ont un rôle à jouer. La fille du pharaon reconnaît l'enfant comme un petit Hébreu. Comment ? La jeune fille égyptienne a-t-elle observé que la « boîte » est enduite de bitume et de poix, le bitume étant traditionnellement utilisé par les Hébreux ? Ou la fille du pharaon, sachant l'ordre qui a été donné de tuer tous les nouveau-nés hébreux, déduit-elle rapidement qu'un bébé caché dans une boîte dérivant sur le fleuve ne peut être que l'un de ces petits condamnés à mort que l'on a voulu sauver ? Car l'absence de circoncision du bébé, comme l'expliquera la suite de l'histoire de Moïse, n'est d'aucune aide ou déduction.

Et voici la sœur du nourrisson, témoin de la scène, qui propose à la princesse, en lui parlant librement, voire d'égale à égale, de trouver une nourrice. Ce sera la mère, toujours présente ici, qui sera la nourrice de son propre enfant. Elle en recevra un salaire, puis l'enfant sevré sera rendu à la fille du pharaon. Les servantes égyptiennes ne doivent pas être oubliées, dont il n'est plus fait mention dans le texte mais qui, logiquement, ont dû observer ce qui s'est passé et promettre peut-être de se taire.

Ces quatre courts versets, de 5 à 9, ne sont pas que le simple

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

précisément pose la question de l'hospitalité en Proche-Orient.

Par tradition, Sisera peut se penser à l'abri, dès qu'il a été reçu par Yaél. Or celle-ci sera « bénie » pour avoir frappé à mort l'hôte de passage. La coutume ancestrale disparaît derrière la volonté divine révélée par la prophétie. Sisera n'est pas un « hôte » mais un ennemi des Israélites, donc du Dieu d'Israël. Selon une autre interprétation, c'est Dieu qui se bat pour son peuple, par un intermédiaire choisi⁶², ici à la fois Débora et Yaél.

Le cycle « désobéissance, punition, repentir, intervention divine et arrivée du Juge » doit être respecté. Yaél est le personnage qui agira pour le Juge/prophète qu'est Débora. C'est elle qui accomplit pleinement l'acte salvateur, fût-il la mort d'un homme.

Les femmes ennemies subissent le même sort. Notamment les deux femmes, toutes deux philistines, dans la vie de Samson, son épouse et Dalila. La première sera exécutée par son propre entourage ; la seconde a séduit Samson. Le grand Juge lui avouera le secret de sa force qui est dans sa longue chevelure, sera capturé par les Philistins, amis de Dalila, et réduit en esclavage. Mais ses cheveux ayant repoussé, Samson retrouve sa force inégalable et détruira le palais où les Philistins étaient réunis. Il met ainsi à mort tous ses ennemis, sans doute aussi Dalila qui ne reparait jamais. Lui-même sera enseveli sous les décombres.

Enfin, la religion mésopotamienne ne peut sans doute pas être oubliée ou exclue chez les Hébreux. Dans les croyances anciennes répandues dans tout le Proche-Orient ancien, la désobéissance des êtres humains aux divinités était toujours sanctionnée. Ils étaient alors touchés de diverses punitions, maladies, échecs des guerres, morts.

Avec le Dieu d'Israël un changement profond a lieu, car les désobéissants auront une autre chance de se racheter aux yeux de Dieu.

Les mythes anciens ne sont pas perdus mais adaptés par les rédacteurs de l'Ancien Testament. Cette « chance » accordée par Dieu aux hommes signifie la rupture entre la religion ancienne et la nouvelle.

Ainsi, dans le livre des Juges, s'articulent inextricablement les mythes, les peurs ancestrales et la volonté d'une nouvelle foi en Dieu. C'est pourquoi les rédacteurs choisiront d'exposer des actions réelles ou légendaires de héros qui resteraient immortels. Ici, deux femmes : Débora et Yaél.

RUTH

Livre de Ruth

La famine pousse souvent les populations à émigrer. C'est le cas de la famille de Noémi qui, de Bethléem, décide de se diriger vers le pays de Moab où tous s'établissent. L'histoire serait banale si d'autres éléments ne venaient l'enrichir. Car Noémi, mariée à Elimélek, est mère de deux fils. Arrivés en Moab, les deux frères épousent des Moabites. Mais le sort s'acharne sur la famille et bientôt le mari et les deux fils de Noémi meurent. Se retrouvant seule et sans ressources, Noémi pense à retourner à Bethléem.

Sa décision prise, elle donne le choix à ses deux belles-filles de partir avec elle ou de rester en Moab. L'une d'elles refuse, préférant continuer à vivre dans son pays. La seconde accepte de quitter sa terre natale et décide de suivre sa belle-mère. Elle s'appelle Ruth.

De retour en Canaan, la pauvreté est cependant encore le lot des deux femmes. Ainsi Ruth ira-t-elle glaner, ainsi qu'il est de tradition, dans un champ qui s'avère appartenir à un parent de Noémi, Booz, lui-même descendant de Perets, fils de Tamar (Rt 4,18-21). Voyant Ruth glaner, Booz est touché par sa grâce, son courage pour un travail peu gratifiant, et son humilité. Noémi, inquiète pour l'avenir de Ruth, comprend l'attachement possible de Booz pour la jeune veuve à qui elle va donc donner quelques conseils dont l'objectif est une union avec Booz.

Ruth suit ces conseils, et se passe notamment la scène, restée célèbre et immortalisée, de Ruth qui passe la nuit aux pieds de Booz endormi. La découvrant en se réveillant, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jérusalem, où tous ses amis sont réunis. Nathan, qui l'a appris, en informe Bethsabée, qui le rapporte à David. Le vieux roi fait alors rapidement sacrer son fils par un prêtre. Il peut alors faire reconnaître et acclamer Salomon comme son futur successeur.

Néanmoins, à la mort de David, Adonias reprend ses revendications royales et pense arriver à ses fins en demandant à épouser la dernière épouse de David. Lui serait alors confirmé définitivement le titre de successeur du roi défunt. Bethsabée – innocente ou rusée ? – donne son accord mais en informe Salomon. Le stratagème d'Adonias est vite démasqué et Adonias sera exécuté sur les ordres de Salomon. Désormais, rien ni personne ne pourra contester la royauté à Salomon, fils de David et Bethsabée.

Cet épisode de l'intervention de Bethsabée face à Salomon est relaté dans 1 Rois 2,13-25. Le roi à la légendaire sagesse se révèle ici être sûr de sa légitimité, de son pouvoir et de sa décision de mettre son frère à mort.

La question reste entière quant à l'attitude de Bethsabée dont le rédacteur ne dit rien d'autre que les paroles qu'elle aurait adressées à Salomon.

La datation de la rédaction de ces chapitres est donnée aujourd'hui pour être probablement postexilique, même si mœurs anciennes, légendes et tradition orale ne peuvent y être étrangères.

Les objectifs des rédacteurs se devinent. David est le roi dont le peuple d'Israël avait besoin. Roi investi par Dieu et qui saura conserver le bien le plus précieux, le coffre de l'Alliance. Les complexités politiques, les guerres, les meurtres et l'adultère sont oubliés. Ne reste qu'un roi sage qui danse devant le sanctuaire du coffre de l'Alliance à Jérusalem, roi repent de sa faute et dont le fils légitime né de Bethsabée lui succédera.

L'histoire de David et Bethsabée s'inscrit comme un aboutissement dans la construction à la fois historique, légendaire et idéologique voulue par les rédacteurs de l'Ancien Testament. Dans ces chapitres, à teneur pour les uns épique, et pour d'autres plus traditionnelle, l'ancienne Mésopotamie reste encore sous-jacente. La mort du premier enfant adultérin est bien comprise par David, et expliquée par Nathan, comme une sanction divine. Tandis que le fils légitime, qui est comme la réponse au pardon accordé par Dieu après l'union légitimée, sera une bénédiction. Traditionnellement appelé « Salomon », « le pacifique », *l'enfant par l'intermédiaire de Nathan le prophète (sera nommé) Yedidia, Bien-Aimé du Seigneur, à cause du Seigneur*⁷⁵.

Car après le fait essentiel de l'avènement de David à la monarchie, l'installation à Jérusalem et la protection du coffre de l'Alliance, il va s'agir à présent de Salomon, le fils et successeur.

Par le jeu des généalogies, à partir de David et Bethsabée, un autre enfant naîtra, quelque plus de mille ans plus tard, à Bethléem : Jésus. C'est dans ce même petit village que David avait reçu l'onction de Samuel⁷⁶. Ainsi, comme par une boucle sacrée, l'histoire théologique s'est nouée. Par le biais des amours de David et Bethsabée.

LA REINE DE SABA

1 Rois 10, 1-13 ; 2 Chroniques 9, 1-12

L'histoire est banale. Une rencontre a lieu entre deux souverains, un roi et une reine, aussi puissants et riches l'un que l'autre : le roi Salomon et la reine de Saba. La rencontre commence par un jeu, celui des énigmes, suivi de la visite du palais, d'un festin, de cadeaux et de bénédictions, faits traditionnels alors dans ces civilisations. Puis à la fin de toutes ces festivités, la reine repart. Fin de l'histoire.

Dans ce court récit de quelques versets, apparemment banal, se posent un certain nombre de questions et la curiosité est éveillée.

Tout d'abord, c'est une femme qui rend visite à un roi. Souveraine d'un pays bien lointain, du sud de l'Arabie, le royaume de Saba. La reine semble ne vouloir rencontrer ce roi que par pure curiosité de sa sagesse, dont la réputation est arrivée jusqu'aux confins de l'Arabie. Pour cette seule rencontre, elle n'hésite donc pas à décider d'un long voyage jusqu'à Jérusalem, ville déjà reconnue pour le Temple que le roi Salomon a fait construire. Temple pour un Dieu que la reine païenne ne connaît pas, fidèle des nombreuses divinités adorées dans son pays.

Tout se déroule comme prévu dès l'arrivée de la reine, et jusqu'à son départ les différents moments à peine décrits dans le texte biblique recèlent pourtant des aspects à la fois historiques et théologiques : le choix de cette reine d'un royaume si lointain, sa supposée curiosité du roi, sa découverte du Dieu d'Israël, son départ rapide après une visite qui l'avait été tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

présenté comme Assyrien, mais peut-être est-il aussi l'image d'Antiochus IV (175-164) ? Le nom de Holopherne est perse. Est-il l'image du frère du satrape Ariarathe de Cappadoce ? Il était supposé avoir fait partie de l'expédition d'Atraxerxés III. Ce dernier, de 351 à 341, avait conquis l'Égypte et pouvait avoir participé aux combats contre les Hébreux dont des groupes s'étaient révoltés contre les Perses⁹⁰. La géographie même du lieu où se déroule l'histoire est confuse. Où est Bétulie ? Traditionnellement située en Samarie du Nord, proche des plaines d'Esdreton ou d'Yizréél⁹¹ ?

En bref, de nombreux doutes font renoncer à considérer ce texte comme historique et pencher vers d'autres interprétations.

Le livre de Judith est-il un roman tissé de réminiscences gréco-orientales ? Ou bien est-elle proche d'une allégorie ? Mêlant aussi des traditions anciennes, que signifient alors le célibat et le non-remariage de Judith, car il était quasiment impossible qu'une veuve restât seule et sans famille ? Et dans cette supposée allégorie fallait-il tant de violence ? Et tout d'abord, qui est Judith ?

Elle est présentée comme une héroïne, dotée d'une longue généalogie, veuve de Manassé, riche, pieuse et il *n'y avait personne à colporter sur elle de mauvais propos*⁹².

Son nom, donné au livre biblique et qui veut dire « juive », signifie bien qu'elle sera le personnage principal des seize chapitres. L'arrivée en scène de Judith présente d'ailleurs une coupure du texte en deux parties égales de chacune huit chapitres. La première était l'exposition de la situation du pays sous la domination de leurs ennemis dont le chef est Holopherne, tandis que la seconde n'est consacrée qu'à Judith, débutant avec sa présentation et se terminant avec le cantique de

Judith, avant les quelques versets finaux expliquant la fin de sa vie, toujours non mariée, pieuse et généreuse.

Le rôle de Judith, au-delà du seul assassinat d'Holopherne, aura été de personnifier un acte héroïque symbolique. Éliminer le général ennemi devant qui tremblent toutes les populations et même les armées, équivaut à sauver le peuple entier. À le préserver du roi-tyran qui se fait appeler *maître de toute la terre*⁹³, s'assimilant lui-même à un dieu, et représentant ainsi une menace supplémentaire pour les Hébreux.

Dans Bétulie en danger et les habitants menacés, devant les hésitations et le manque de courage des hommes qui ont peur, tremblant pour le Temple de Jérusalem, Judith décide d'agir. Seule et déterminée, elle ne donne pas d'autres explications aux hommes qui ne lui demandent que de prier, car *dès le début de (sa) vie, tout le peuple a reconnu (son) intelligence et la bonté des penchants (de son) cœur*⁹⁴.

Que pourraient d'ailleurs supposer les habitants ? Tentent-ils de deviner ce que cette femme peut avoir en tête lorsqu'elle les harangue dans le chapitre 8 : après les reproches (11-15), elle leur reproche d'avoir traité Dieu comme un homme (16), puis elle les invite à prier (17-20), avant de comparer Bétulie à tout le pays (21-24), pour enfin leur expliquer l'épreuve que Dieu leur envoie et qu'il faut surmonter (25-27). La réponse des hommes sera de lui demander de prier, ce à quoi Judith annonce qu'elle fera *une action qui parviendra aux fils de notre race jusqu'à des générations de générations [...] mais vous, ne vous enquérez pas de mes agissements, car je ne vous dirai rien jusqu'à ce que soit achevé ce que je fais*⁹⁵.

À ces paroles énigmatiques qui pourraient piquer leur

curiosité, ils ne répondent seulement qu'en renouvelant la confiance qu'ils ont en elle et en Dieu.

Dans sa longue prière qui suit, au chapitre 9, Judith se souvient des interventions de Dieu, de l'orgueil et de la force des Assyriens dénués de foi en Dieu, pour enfin demander à Dieu de l'aider. Elle sera l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, le « bras » de Dieu pour sauver son peuple. Si les hommes de Bétulie avaient mieux écouté, ils auraient pu être interpellés par les paroles de Judith adressées à Dieu, toujours énigmatiques mais aussi quelque peu plus suggestives : *Donne à ma main de veuve la force que j'ai méditée. Frappe par mes lèvres trompeuses l'esclave à côté du chef et le chef à côté de son serviteur, broie leur haute taille par une main de femme. [...] Exauce ma prière et fais que ma parole trompeuse blesse et meurtrisse ceux qui ont fait de durs projets contre ton alliance*⁹⁶...

C'est alors que Judith met son plan en route. En cinq étapes. La première consiste à se préparer et à quitter Bétulie. Elle est si belle qu'elle fait l'admiration de tous qui, sans autre commentaire ni inquiétude apparente, la voient décidée à se diriger, accompagnée de sa servante, vers le camp ennemi. Va-t-elle négocier avec Holopherne ? Avec quels arguments ? Sans poser de questions, les hommes se contentent de la *regarder jusqu'à ce qu'elle eût descendu la montagne et traversé le vallon, puis ils ne la virent plus*⁹⁷.

La deuxième étape fait arriver Judith à l'avant-poste des Assyriens. Elle pourrait se sentir en danger mais ce qu'elle dit aux soldats les convainc de sa bonne foi : informer Holopherne de la meilleure façon de vaincre définitivement les Hébreux. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Juda, Rahab la prostituée, Ruth la Moabite l'étrangère, et Bethsabée « la femme d'Urie » d'abord adultère avant d'épouser David. Sans doute Matthieu veut-il exprimer par là que *Jésus s'enracine dans le péché du peuple qu'il sauvera, et qu'il va porter à travers ce même peuple le péché de tous les hommes*¹⁰⁸. De même, présenter ces femmes dont, pour certaines, on serait tenté de douter de l'exemplarité avant d'avoir compris la finalité de leurs gestes, signifie précisément qu'elles sont témoins de la bonté de Dieu et de la volonté de l'universalité du message divin.

Ainsi Matthieu ouvre-t-il son évangile par cette généalogie tandis que Luc, qui présente aussi une généalogie, la place dans le troisième chapitre de son évangile, et sans les femmes. Une autre différence existe encore entre les deux évangélistes : Matthieu commence par David et Abraham, quand Luc commence par Joseph. Néanmoins, pour les deux évangélistes, la question de l'engendrement est soulignée, qui signifie la bénédiction divine transmise à travers les générations.

D'après les dates de la chronologie de l'histoire et celles du recensement, Marie serait née dans les temps dits de l'Ancien Testament, vers 21 ou 18. Née et élevée dans ces temps, elle est nourrie sans doute de cette culture. Et ce qui sera dit à son sujet – et ce qu'elle vivra – en sera souvent un témoignage. Marie ne peut ignorer les coutumes et les traditions de l'Ancien Testament, la célébration des fêtes et notamment le pèlerinage annuel à Jérusalem qu'elle effectuera avec Joseph et Jésus (Lc 2,41), la circoncision ou le rite de purification après l'accouchement.

Ainsi, malgré les difficultés énoncées, des caractéristiques et des similitudes avec l'Ancien Testament peuvent-elles être

décelées.

Tout d'abord, « l'annonciation » est adressée en premier à Joseph dans l'évangile de Matthieu (Mt 1,18-25), comme Abraham aussi avait été averti d'un fils à naître de Sara (Gn 18,9-10). Puis Matthieu montre le désarroi de Joseph qui, selon les lois traditionnelles, devrait répudier la femme adultère (Dt 22,22-24). Mais Joseph acceptera l'annonce et l'explication donnée par l'« ange du Seigneur ». En revanche, Luc ne mentionnera rien de ces faits.

Pour Marie, l'annonciation n'est-elle pas un appel ? Le même que les femmes étudiées ici, et qui ont précédé Marie, avaient entendu et auquel elles avaient répondu ? L'« annonciation » n'est-elle pas en même temps un « appel » et une promesse ? La réponse de l'adolescente à l'ange est une acceptation (Lc 1,26-38), le jeune Samuel avait répondu presque dans les mêmes termes¹⁰⁹.

La visite ensuite que rend Marie à sa cousine Élisabeth, est plus qu'une simple rencontre de deux cousines, enceintes toutes les deux, et toutes deux de façon inexplicquée, Élisabeth n'étant plus en âge d'enfanter, et Marie « vierge ». Ce qui deviendra le *Magnificat*, premier mot du chant en latin, est la réponse de Marie à sa cousine, en vérité une confession de foi et d'obéissance à la volonté de Dieu¹¹⁰. Ce *Magnificat* sonne comme une réplique du cantique d'Anne dans l'Ancien Testament¹¹¹, comme une seconde réponse à l'appel.

En effet, ne retrouve-t-on pas dans Lc 1,51, les accents du psaume 118,15-16 qui célèbrent la force et la puissance de Dieu ? Puis, dans Lc 1,54, le « souvenir », la « mémoire » de Dieu fidèle à sa promesse comme par le passé face à Noé ou à Moïse ?

Ainsi Marie, dans son chant, rend-elle grâce pour la « continuité des promesses faites à Abraham¹¹² » et, comme dans le chant d'Anne, dans le Livre de Samuel (1 S 2,1-10), Dieu rétablit justice et équité.

Marie ne prononcera pas d'autres paroles, ni sous la plume de Matthieu ni sous celle de Luc. Ce dernier précisera que Marie, notamment lors de la visite des bergers (Lc 2,19), *retenait toutes ces choses et y réfléchissait*, mais seul le silence souligné par Luc, sans commentaire, et qui n'appartient qu'à Marie et la distingue du reste de la scène, entoure la mère et l'enfant.

Le cardinal de Bérulle au XVII^e siècle écrira : *Le partage de la Vierge est d'être dans le silence. C'est son état, c'est sa voie, c'est sa vie. Sa vie est une vie de silence qui adore la Parole éternelle... Et sa vie se passe ainsi de silence en silence, de silence d'adoration en silence de transformation... Ce silence de la Vierge n'est pas un silence de bégaiement et d'impuissance, c'est un silence de lumière et de ravissement... Aussi est-ce une merveille de voir que tout le monde parle et que Marie ne parle point. Les anges parlent et entre eux-mêmes et aux bergers, et Marie est en silence. Les rois arrivent, courent et font parler. Et Marie est en retraite et en silence... Voici l'état et l'occupation de la Vierge¹¹³.*

Ainsi les évangélistes ne sont-ils jamais loin de la culture du Proche-Orient ancien, de sa mémoire et de ses réminiscences.

Des naissances « miraculeuses » se sont souvent produites dans le Proche-Orient ancien. Femmes stériles ou trop âgées, femmes enceintes alors qu'elles avaient abandonné tout espoir d'enfanter ont souvent été rencontrées dans l'Ancien Testament. Tout enfantement « miraculeux » est preuve de bénédiction

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

objective et non pour leur seul intérêt. Elles deviennent alors redoutables dans leur efficacité. Juda se retrouvera pris au piège de Tamar, Sisera aura le crâne enfoncé par Yaél et Holopherne sera décapité par Judith. Mais sans doute la ruse n'aurait-elle pas suffi. Il aura encore fallu à ces femmes une intelligence politique. Il leur fallait comprendre la situation dans laquelle elles-mêmes et leur peuple se trouvaient, et savoir s'y adapter. La ruse sans l'anticipation d'un plan préparé et mûri n'aurait eu guère de chance de réussir. Ainsi Judith et sa servante n'auraient-elles pu quitter librement la tente ensanglantée d'Holopherne, puis le camp ennemi, sans le prétexte des prières à respecter, donc de leurs allées et venues régulières et en toute liberté dans et hors du camp.

Certes, les moments où ces femmes agissent sont cruciaux. En famille ou en guerre, elles obéissent à ce qu'elles ont supposé être leur devoir.

En vérité, elles ne combattent pas les armes à la main. Elles n'exécutent pas l'ennemi sur le champ de bataille, mais quand l'heure est venue, fût-ce lorsqu'il est endormi de fatigue ou d'ivresse. Tous ces actes sont par ailleurs individuels et ponctuels. Sauf les harangues de Débora ou de Judith, ou les chants de Miryam ou de Marie, il ne se passe ni mouvements de foule, ni formations de groupes. Elles sont et restent seules avant, pendant et après les décisions prises. Les narrateurs ne s'appesantissent d'ailleurs pas sur la suite de leur vie, ramassée en quelques versets laconiques. L'essentiel est leur action.

Chacun des actes en réalité répond aux questions primordiales, sociétales et théologiques, de la descendance, de l'appartenance à un peuple et de l'identité religieuse. Toutes les femmes évoquées ici sont des miroirs de ces trois points. Concernées par ces questions, elles s'affirment dans leur

identité. Le meurtre rituel, le sacrifice accepté si le plan échoue, le besoin de descendance, tout revient, avec l'échec de l'ennemi, à renforcer l'attachement au peuple d'Israël et à Dieu.

Ce lien à l'identité passe par la guerre s'il le faut, mais aussi par la descendance. Le besoin d'assurer la descendance est commun dans tout le Proche-Orient ancien, mais plus spécifiquement chez les Hébreux pour plusieurs raisons dont la démographie, puis la lignée familiale liée à la théologie.

La démographie a pu à certaines périodes être en danger. Guerres, migrations, famines et épidémies sont autant de risques de voir disparaître les hommes, et dans certains cas l'élite masculine. Tous sont conscients de ce problème qui peut frôler la perte identitaire, et les femmes sont celles qui sauront mettre tout en œuvre pour y parer, fût-ce par la duperie et la supercherie.

Cette identité et ce besoin de descendance se retrouvent dans tous les livres évoqués et les personnages féminins étudiés. C'est ainsi que Sara, confrontée au problème de la stérilité, « missionne » Hagar pour qu'un enfant naisse, comme le feront à leur tour Léa et Rachel avec Zilpa et Bila. Ruse de Tamar pour enfanter, malgré le refus de Juda de respecter la loi du lévirat. Sages-femmes, mère et sœur de Moïse, toutes complices pour que le nouveau-né vive. Persuasion de Noémi envers Ruth pour qu'elle se remarie avec Booz, et un fils naîtra. Par Bethsabée également, une descendance se fera. Esther, sans enfant, fera apparaître un rituel de préservation du peuple et de sa religion. Au bout de la chaîne, Marie aura un fils après qui le monde ne sera plus le même.

Les narrateurs savaient-ils quelle pérennisation serait accordée à leurs textes ? Pour qui écrivaient-ils ? Il y a peu de

tableaux familiers dans ces récits, sauf Ruth en train de glaner dans les champs, ou Hagar dans le désert qui craint de voir mourir son fils, ou encore Marie qui a donné naissance à son enfant. La simple vie quotidienne ne paraît pas être leur première préoccupation quand, en revanche, les scènes sont nombreuses dans les palais. Les banquets y sont décrits, ainsi que la toilette somptueuse des femmes dont la beauté est toujours soulignée. Ces récits sont-ils alors destinés aux Juifs en diaspora, les persuadant qu'à Jérusalem comme à Suse leur identité peut être préservée ?

Ces récits, pour la plupart écrits après l'exil, veulent-ils rendre hommage en filigrane à toutes les femmes ? À celles qui avaient vécu la déportation et l'exil, comme à celles qui, appauvries, restées à Jérusalem avaient subi les saccages de la ville, la destruction du Temple, les agressions et les viols ? Les faits liés à l'histoire peuvent être décryptés dans ces récits, soit clairement soit quelque peu déformés par une hagiographie implicite, mais le lecteur attentif ne s'y trompera pas et comprendra les enjeux, notamment la question des mariages intercommunautaires entre les exilés de retour avec les autochtones restés sur place.

Les rédacteurs bibliques ont-ils eu la volonté de mettre à l'honneur ces femmes qu'ils décrivent dans des situations qui paraissent inextricables ? Ont-ils voulu forcer l'admiration ? Les admiraient-ils eux-mêmes ? Eux qui étaient aussi des maris, des pères de famille, des chefs de clans, ont sans doute été impressionnés par ces femmes hors du commun qui haranguaient et galvanisaient des soldats ou des foules, comme Débora ou Judith. Elles se battaient avec leurs armes qui, pour être la ruse ou le jeu de l'innocence, n'en étaient pas moins efficaces. L'empathie, pour ces femmes exceptionnelles, de ces narrateurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Légende – Du latin *legere* : lire. Histoire ou récit où les faits sont transformés, déformés ou embellis par l’imaginaire populaire ou poétique.

Lévirat – La loi du lévirat oblige une veuve à épouser son beau-frère ou un parent proche pour assurer la descendance.

Loi, dans le judaïsme – La loi est celle qui a été révélée à Moïse par Dieu sur le mont Sinäi. Le même mot est employé pour les cinq premiers Livres de l’Ancien Testament, la « Torah » en hébreu, ou le « Pentateuque » en grec.

Marduk – Dieu de Babylone.

Mazdéisme – Religion dualiste où s’affrontent le Bien et le Mal, révélée à Zoroastre (ou Zarathoustra), et pratiquée dans l’empire perse. Son dieu suprême est Ahura-Mazda, symbolisé par le feu, qui a mis en ordre le chaos, créé le ciel et la terre, et fondé la bataille entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres qui coexistent dans tout être vivant. Le dieu de la lumière est Mithra.

Zoroastre (VII^e siècle) est un homme religieux qui a transmis le mazdéisme, religion perse, en formalisant ce qui est devenu le « zoroastrisme », religion officielle des Perses assanides (224-651) jusqu’à l’arrivée de l’islam.

Mithra – Dieu de la lumière chez les Perses.

v. Mazdéisme.

Moïse – Personnage biblique, dont l’histoire s’inspire de celle du roi Sargon I^{er}, qui conduit le peuple hébreu hors d’Égypte lors de l’Exode. C’est à Moïse que Dieu révèle son

nom, et confie les Tables de la Loi au mont Sinaiï.

Monothéisme – Reconnaissance d'un dieu unique, en opposition au polythéisme.

Mythe – Du grec *muthos* : récit. Récit imaginaire où les héros peuvent être humains ou divins. Il sert de mémoire pour une communauté, est un ensemble de connaissances et de croyances que l'auditeur ou le lecteur perpétue par la répétition et le rite. Le mythe tente de donner des réponses aux questions qui touchent à l'origine de l'univers ou de l'homme, ou encore à la mort, au sens de la vie, etc. Le mythe mêle souvent histoire véridique et imaginaire, où le rêve l'emporte souvent sur le rationnel.

Nabonide (556-539 av. J.-C.) – Dernier roi de Babylone, Nabonide est connu pour avoir souhaité développer un culte au seul dieu Shin, en opposition à tout le clergé. Ayant vécu loin de Babylone, il lui sera reproché de ne pas avoir respecté la fête du Nouvel An, l'Akitu, et de s'être attiré la colère des dieux dont la sanction a été sa défaite devant Cyrus en 539.

Nabuchodonosor II (604-562) – Chaldéen, roi de Babylone, il est connu pour avoir marqué l'apogée de l'empire babylonien. De toutes ses victoires, reste célèbre celle sur Jérusalem en 586 qui est suivie de la déportation des Hébreux à Babylone.

Olivier – C'est l'un des arbres important dans tout le Proche-Orient ancien, mentionné dès le III^e millénaire. Il était considéré comme un arbre pourvoyeur de richesses : son bois, ses fruits et son huile utilisée pour la cuisine, les parfums et la

médecine. Les Grecs lui attribuaient une origine divine.

Ougarit – Ville sur la côte phénicienne. L'alphabet cunéiforme dit « ougaritique » est le premier à n'avoir comporté qu'une trentaine de signes.

Panthéon – Ensemble de tous les dieux dans le polythéisme.

Paradis – Du grec *paradeisos*, d'après le terme persan « jardin », lieu où l'eau doit être présente.

v. Éden.

Patriarches – Nom donné aux trois ancêtres du peuple d'Israël : Abraham, Isaac et Jacob. Ne pas confondre avec les « Anciens ».

v. Anciens.

Perses – Peuple indo-européen qui s'installe au I^{er} millénaire sur le plateau iranien. Par migrations, ils se fixent au début du VII^e siècle au sud-est de l'Iran. Une dynastie est instaurée avec Cyrus I^{er} (v.610-585), Cambyse I^{er} (v.585-559), puis Cyrus II (559-530) notamment. La langue perse est le « vieux-perse », transcrite en cunéiforme, mais avec moins de signes qu'en Mésopotamie. La religion perse est le mazdéisme.

v. Mazdéisme.

Peuple – Groupe qui constitue une société régie par des lois, sur un même territoire.

Peuples de la Mer – Populations, dont les Philistins, qui ont envahi les côtes égyptiennes et cananéennes v. 1200.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Avant-propos

I - LE CADRE POLITIQUE ET RELIGIEUX

Proche-Orient ancien et Ancien Testament

Les femmes étudiées dans les périodes de l'Ancien Testament

I - LES FEMMES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Ève (Genèse 2 et 3)

Sara (Genèse 12-23)

Rebecca, Léa et Rachel (Genèse 24-28 ; 29-35)

Tamar (Genèse 38)

Les femmes de l'Exode (Exode 1-40)

Débora (Juges 4-5)

Ruth (Livre de Ruth)

Bethsabée (2 Samuel, 11-12 ; 1 Rois 2, 13-25)

La reine de Saba (1 Rois 10, 1-13 ; 2 Chroniques 9, 1-12)

Judith (Livre de Judith)

Esther (Livre d'Esther)

Marie (1 Samuel 2, 1-10 ; Matthieu 1, 1-24 ; 2, 1-19 ;
Luc 1, 26-56 ; 2,1-21)

Épilogue

Repères chronologiques

Glossaire

Bibliographie

Cartes

Remerciements

Remerciements

Mes sincères remerciements à ceux qui ont goûté cette étude et dont l'érudition m'a éclairée : Thomas Römer, professeur au Collège de France ; Jean Meyer, professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne ; Jean Dujardin, prêtre de l'Oratoire et ancien secrétaire du Comité épiscopal pour les relations avec le judaïsme ; Henri Fischer, pasteur de l'Église protestante unie de France ; Yvon Gilabert, formateur en théologie.

À tous va ma gratitude pour leurs riches conseils, tant en histoire qu'en recherche théologique, mythologique et bibliographique.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en décembre 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France